

LE CONTEXTE HISTORIQUE

« Le génie de l'Inde, c'est la synthèse. »
Jawaharlal Nehru

Un matin. Les premières lueurs de l'aube dessinent peu à peu un paysage grandiose et sauvage. Une rivière encadrée dans un défilé aux parois abruptes, par endroits une forêt de conifères s'étalant sur des flancs escarpés. Et surtout, là-bas, droit devant, aussi loin que porte le regard, une barrière immense : de gigantesques montagnes, tel un mur infranchissable.

Bienvenue dans le nord de cette vaste péninsule que l'on nommera plus tard l'Inde, ou encore le « sous-continent indien ». Nous sommes en l'an 3 000 avant J-C. Ces montagnes aux sommets enneigés, si hautes qu'elles se perdent dans les nuages, coupent la péninsule du reste du monde, véritable frontière naturelle marquant l'entrée dans un univers à part. Ce sont les sommets de l'Himalaya et la chaîne de l'Hindou Kouch, formant un rempart épais de 225 kilomètres, long de 3 000 kilomètres et haut de 7 500 mètres.

Longtemps les premiers habitants de cette région, regardant cette masse impressionnante, l'ont jugée infranchissable, en faisant la limite de leur monde. Mais peu à peu la nature en a décidé autrement. La fonte des neiges a tracé des rivières, lesquelles ont creusé des défilés étroits et profonds ouvrant des brèches au cœur de cette masse montagneuse. C'est par là, peu à peu, que va s'engouffrer l'Histoire.

Le temps des migrations

Suivant le cours des rivières asséchées en été, les tribus qui viennent du nord-ouest empruntent les passes au fond des gorges encastrées dans le roc – dont certaines atteignent cinquante kilomètres de long – sans encore savoir dans quel monde elles pénètrent. Au sortir de ce labyrinthe rocheux, elles débouchent dans un décor toujours accidenté mais néanmoins plus propice à la vie en communauté : le Pendjab. Certaines font de cette région le but de leur voyage ; d'autres poussent encore plus au sud-est, atteignant finalement un relief calme et serein, où le regard peut s'enfuir vers un horizon lointain.

Après les rigueurs montagneuses, la vaste étendue que foulent à présent ces immigrants prend à leurs yeux le profil d'un paradis, justifiant dès lors les errances et les souffrances vécues pour parvenir jusque-là. À perte de vue s'étend la fertile plaine indo-gangétique, exactement sur plus de 3 000 kilomètres d'est en ouest et 200 à 300 du nord au sud.

Au fil des migrations, d'autres populations s'orientent vers le sud-ouest, longeant l'Indus jusqu'à parvenir dans la région du Sind, à proximité du désert de Thar. Certaines, suivant les méandres du Gange vers le sud-est, rejoignent le golfe du Bengale. D'autres encore s'engagent plus au sud, longeant le cours du Chambal, pour atteindre bientôt le plateau du Deccan, vaste prairie ingrate, rude et infertile, encadrée à l'est comme à l'ouest par les Ghats, ces montagnes aux cols escarpés débouchant sur d'étroites plaines côtières.

Une partie du pays est occupée par le peuple des Dravidiens, hommes forts à la peau noire, de type nettement négroïde, très attachés à leurs coutumes sociales, qui toujours surent résister aux flots incessants d'invasisseurs venus du nord qui s'introduisaient dans les contrées de l'Inde naissante. Ils sont détenteurs de traditions issues de deux sources : l'une agricole, car ils maîtrisent les premières formes d'agriculture (ils ont franchi le stade de la chasse nomade et de la cueillette) ; l'autre artisanale, ayant développé la fabrication et l'utilisation des métaux, sans toutefois être capables de fabriquer le fer. La société qui en résulte, disposant d'atouts certains, est à connotation fortement matriarcale, le plus souvent dirigée par des femmes. On peut parler d'une culture villageoise primitive, les communautés vivant dans des villages de huttes de torchis et s'adonnant à un culte animiste.

La civilisation harappéenne

C'est dans le cadre grandiose de cette péninsule aux dimensions d'un continent, sur le terreau fertile de ces populations sans cesse régénérées par l'apport de nouveaux immigrants issus du bouillonnement de l'Asie centrale, que naît bientôt l'une des plus anciennes et des plus remarquables civilisations au monde : la civilisation de l'Indus, encore appelée « civilisation harappéenne » d'après le nom – Harappa – de l'une de ses deux capitales.

Pendant près de mille ans – de 2500 à 1500 avant J.-C. – la civilisation harappéenne va connaître un épanouissement exceptionnel, égalant en force et en créativité ces deux autres grands courants civilisateurs de la même époque que sont la civilisation de l'Égypte sur le Nil et celle de Sumer sur le Tigre et l'Euphrate. Depuis le nord du bassin de l'Indus jusqu'à la mer d'Oman et au golfe de Cambay au sud, le monde harappéen, sorte de triangle gigantesque de quinze cents kilomètres de côté, affirme sa richesse dans tous les domaines.

On y cultive le blé, l'orge, les fruits, le coton. On y négocie l'or, le cuivre, les turquoises, le lapis-lazuli, les bois précieux. Les navires harappéens battent pavillon dans le golfe Persique et portent jusqu'en Mésopotamie l'ivoire, le coton et les productions agricoles. Les grandes cités telles Mohenjo-daro ou Harappa – les deux capitales – sont des chefs-d'œuvre d'urbanisme, avec leur périmètre rectangulaire, leur parfait quadrillage des rues et des avenues, leur citadelle fortifiée.

Si l'artisanat est florissant, c'est la classe des marchands, au cœur de tous les échanges, qui prédomine, affichant une évidente prospérité matérielle. Mais contre toute attente, la civilisation harappéenne n'a pas d'avenir : peu après 1500 avant J.-C., alors au faîte de sa maturité, elle disparaît brutalement. Déclin humain, gestion vacillante, catastrophes naturelles, modifications géologiques, dispersions hâtives... rejettent brusquement un millénaire de civilisation dans l'ombre.

L'invasion des Aryens

À ces éléments conjoncturels, il faut ajouter ce qui va servir de déclat, de détonateur, déclenchant l'explosion et renvoyant la civilisation de l'Indus dans le néant : le déferlement par vagues successives de nomades de grande taille, à la peau claire, détruisant tout devant eux : les Aryens.

Bien que le mot *aryen* signifie « noble » dans une lointaine langue indo-européenne, ceux qui se désignent eux-mêmes ainsi n'en sont pas moins, à l'origine, des barbares. Masses souvent incontrôlées, échappées des steppes de l'Asie centrale, certaines ont envahi l'Asie mineure ; d'autres ont déferlé sur la Perse ; d'autres encore se sont établies en Grèce et seront les ancêtres de la brillante civilisation méditerranéenne.

En Inde, les Aryens se fraient un chemin dans le nord-ouest du pays, ainsi que vers l'est dans le Pendjab. Reléguant la grandeur de la civilisation harappéenne dans un passé révolu, la violence est monnaie courante ;

les alliances et les affrontements entre tribus, qui tous tendent à l'asservissement des peuples non aryens, dessinent les contours d'une société nouvelle.

Les citadelles fortifiées de la brillante civilisation de l'Indus succombent sous les coups de boutoir des hordes barbares attirées par les richesses de la plaine gangétique. C'est d'un véritable choc de civilisations dont il s'agit : à la civilisation urbaine évoluée des harappéens, qui maîtrisent l'écriture, l'artisanat, le commerce, les beaux-arts et l'architecture, succède un peuple composé de tribus errantes, qui se nourrissent et s'habillent à partir du bétail, connaissent peu les principes de l'agriculture, et sont avides de mettre sous leur joug tous les autochtones rencontrés. Dès lors, on comprend mieux pourquoi cette période de transition, terrible sous bien des aspects, n'a laissé ni villes, ni statues, ni cimetières, ni sceaux de pierre.

Du choc des civilisations à la fusion régénératrice

Une profonde mutation est en train de s'opérer dans le sein de ce pays gigantesque, tant le cours de l'Histoire semble irréversible.

Les observateurs du moment assimilent ce qu'ils voient à un retour dans les méandres d'un obscurantisme primaire, n'affirmant sa légitimité que par le pouvoir des armes. Les Aryens se répandent en Inde telle une épidémie : à l'est ils gagnent le golfe du Bengale, au sud ils poussent jusqu'aux monts Vindhya, à

l'ouest jusqu'à l'océan Indien. Adorateurs des plaisirs de la chair, on les dit également « peuple sans dieux », mais les mythes qu'ils véhiculent et les cérémonies qu'ils pratiquent vont bientôt révéler une tout autre dimension.

De fait, par-delà les exactions et la prise de pouvoir incontestable des nouveaux venus, c'est la rencontre forcée entre deux courants de pensée très différents – le dravidien et l'aryen – qui va brusquement produire une fusion inattendue. Si l'Inde a toujours été une terre d'assimilation, d'accueil et d'intégration, elle va soudain se révéler « terre de synthèse », en une alchimie humaine et sociale porteuse de tous les espoirs.

Ce n'est rien moins qu'une nouvelle civilisation qui peu à peu voit le jour. À la croisée des chemins dravidien et aryen, sur le sol fertile de ce pays aux allures de continent, les germes de ce que l'on nommera plus tard « l'hindouisme » sont semés.

Mais, contre toute attente, ce ne sont pas les héritiers de la civilisation de l'Indus qui vont être à l'origine de cet élan régénérateur. Fidèles à leur impressionnante dynamique de mouvement, incontestablement tournée vers l'avenir quand bien même les moyens employés ne sont pas des plus pacifiques, les Aryens, soudain révélés à eux-mêmes, prennent bientôt un avantage décisif. Ils développent une surprenante activité intellectuelle et créent une tradition orale – les Védas – qui, bien avant d'être consignée par écrit, va s'imposer comme la référence officielle, véritable recueil de textes religieux et sacrés, fruits d'une religion à part entière... qui s'affirmera avec le temps comme le legs de la culture aryenne.

AUX SOURCES DE L'HINDOUISE

Quelques mots pour quelques siècles. C'est là le privilège du voyage dans le temps que nous entreprenons aujourd'hui. Un temps qui semble s'étirer à mesure que nous remontons dans le passé. Les jours, les mois, les années n'ont pas le même impact dès lors que nous les sortons du sommeil de l'Histoire pour assouvir notre curiosité et les contempler... juste le temps de comprendre.

L'immensité de l'Inde et l'immensité du temps ne sont pas sans analogie. Dans un tel pays tout est différent, que ce soit hier ou aujourd'hui. De la même manière qu'il faut laisser aux potentialités le temps de s'affirmer, il est impératif de donner à un pays l'envergure temporelle nécessaire pour qu'il révèle son âme. C'est pourquoi voyager dans le temps est fondamental : l'essentiel est bien souvent au-delà des dimensions et des définitions numériques.

Prendre du recul, revenir plus tard sur les événements majeurs d'une époque, porter un regard neuf sur un lointain passé, voilà autant d'avantages et d'atouts pour mieux saisir la complexité du présent, pour en cerner avec une acuité renforcée les contours visibles et les limites impalpables.

Dans les frémissements et la violence de l'Inde naissante, ce n'est pas seulement un pays qui s'éveille, c'est l'homme qui grandit.

L'apparition des Védas

Après avoir imposé leur présence dans le pays par la violence, les Aryens vont mettre plusieurs siècles à se fondre peu à peu dans l'univers qu'ils viennent de coloniser. S'ils sont rustres et peu enclins à respecter ceux qui ne leur ressemblent pas, ils n'en demeurent pas moins l'expression d'une certaine forme de « culture ».

Ils ont leurs rites, pratiquent leurs cérémonies et ont forgé avec le temps leur propre système de croyances. Mieux : au fil des siècles, ils vont se révéler des compilateurs attentifs et curieux de l'ensemble des croyances et pratiques religieuses rencontrées sur leur passage.

Il pourrait s'agir d'un simple travail mécanique, se faisant uniquement l'écho des différentes traditions du moment. Il n'en est rien. Au travers du langage, qui tend à figer, tel un instantané photographique, un instant dans sa dimension culturelle, c'est bien d'une recherche intellectuelle à part entière dont il est question. Ce à quoi nous assistons, lentement mais avec une inexorable persistance, n'est rien moins que l'émergence d'une tradition orale dans toute sa puissance.

Au fil des siècles, le style s'affine, s'épure jusqu'à devenir poétique. Quatre grands livres émergent, nommés

«Védas¹», qui vont laisser leur empreinte sur l'histoire hindoue avec un tel impact que plus tard on appellera cette période – de près de mille ans – l'âge védique.

Entre 1500 et 500 avant J.-C., les Védas s'imposent peu à peu comme les pierres de touche d'une véritable religion, bientôt reconnue dans la grande majorité du pays. Chaque livre est constitué d'une collection – en apparence hétérogène – de prières, d'instructions rituelles, d'incantations et de poèmes. Le Rig-Véda, «Connaissance de la Louange», le plus ancien et sans doute le plus important, contiendra jusqu'à 1 028 hymnes dans sa forme définitive; le Sâma-Véda, qui regroupe des chants, et le Yajur-Véda rassemblant des textes liturgiques avec ou sans commentaires, témoignent de la spécialisation des prêtres; quant à l'Atharva-Véda, «Livre du Prêtre du Feu», il comporte une foule de principes anciens et populaires, en relation étroite avec la magie blanche ou noire.

Sur cette base désormais fondamentale de la pensée hindoue, tout au long de la période védique vont venir se greffer des commentaires des Védas tendant à enrichir leur substance originelle, puis les commentaires des commentaires, jusqu'à composer une littérature imposante traitant aussi bien des rituels que des conceptions philosophiques ou de l'interprétation de l'univers.

De cet amalgame impressionnant, issu de sources diverses, dont la dynamique essentielle reste religieuse et l'orientation majeure les multiples sens et formes

1. Véda: de la racine sanskrite *vid*, qui signifie «connaître». Dans sa signification première, le Véda évoque donc la notion de sagesse.

donnés au culte par différentes familles sacerdotales, émergent les prémices de ce que l'on nommera plus tard la sagesse indienne.

Les fondements de la culture védique

Bien avant d'être transcrits et immortalisés par l'écrit, les Védas s'affirment à la fois comme l'expression d'un culte populaire et un courant de pensée fédérateur. S'ils résultent en effet d'apports divers, ils n'en ont pas moins acquis une force intrinsèque et une puissance évocatrice qui leur sont propres, dans lesquelles le peuple hindou va massivement se reconnaître au fil des siècles.

Le premier élément marquant de la culture védique – et sans doute le plus essentiel – est sans conteste le polythéisme qu'elle affiche et justifie largement. On ne dénombre pas moins de trente-trois dieux principaux : onze du ciel empyrée¹, onze de la région inférieure, onze de la terre. Ils ont pour nom Agni (le Feu), Indra (le Guerrier), ou encore Varuna (le Ciel). Chacun d'eux a ses attributions respectives et en quelque sorte sa « spécialisation » au sein de laquelle il est le maître et la seule référence.

Si la divinité est une, elle s'exprime sous des formes différentes selon l'occasion rencontrée ou le contexte

1. Empyrée : considérée dans l'Antiquité comme la plus élevée des quatre sphères célestes, qui contenait les feux éternels, c'est-à-dire les astres, censés être le séjour des dieux.

dans lequel se trouve l'individu qui prie. Plutôt qu'une diversification fragilisant la croyance, il faut y voir l'un des aspects éminemment régénérateurs de la pensée hindoue : une diversité constructive, donnant à tout instant le choix parmi une foule de possibilités et laissant à chacun le soin de tracer sa propre trajectoire.

Un autre élément majeur des Védas, tout aussi essentiel que le polythéisme, tient à la représentation du cosmos qu'ils proposent. Le monde y est décrit comme une réalité à part entière, qui existe bel et bien de la plus concrète des manières, hors de notre esprit, et n'est aucunement le fruit de notre imagination. Quant à son origine, elle provient de l'union entre le ciel et la terre. De cette fusion originelle et primordiale seraient nés les dieux, les hommes et les choses.

Si l'homme arrive après les dieux, dans une matérialité là aussi incontestable, c'est qu'il a été façonné par eux. Sa « composition » est décrite avec force détails, telle une formule chimique source de vie : d'une part il y a le corps, de l'autre un « principe spirituel » présentant un double aspect sensitif et intellectuel.

Lorsque la mort survient – qui à cette époque n'est pas souhaitée, chacun désirant vivre *cent automnes* –, le corps de l'homme s'affine, devient plus « subtil », lui permettant ainsi de rejoindre les dieux et ses ancêtres pour partager avec eux une nouvelle vie. Il n'en gardera pas moins des contacts avec le monde des vivants, assistant aux sacrifices qui lui seront réservés par ses descendants et les aidant du mieux possible compte tenu de sa nouvelle situation.